Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La bataille de l'Aisne
Autor: Feyler, F.
Kapitel: La récapitulation de la bataille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339670

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mée actuellement rassemblées dans le sud de la France sous les ordres du général Pau. Au Creusot, on travaille jour et nuit à la construction d'une artillerie lourde qui doit être amenée au front vers le milieu d'octobre.

» Ces nouvelles démontrent clairement que les Français s'attendent à une poussée victorieuse des Allemands. »

La récapitulation de la bataille.

Avant de demander à la comparaison des télégrammes et à quelques renseignements postérieurs le caractère véritable de la bataille, il est utile de résumer la théorie.

Il ne s'agit pas ici, comme au mois d'août et sur la Marne d'un combat de rencontre, mais de l'attaque et de la défense d'une position de campagne fortifiée.

La doctrine actuellement admise par tous les règlements tactiques est que l'occupation d'une semblable position ne doit être envisagée que faute de mieux. C'est un mal nécessaire.

L'occupant se résout à la défensive parce qu'il ne peut autrement. Mais s'il abandonne à l'adversaire l'initiative des mouvements, c'est en se préparant à la ressaisir dès une occasion favorable. A cet effet, sous le couvert de sa position, il masse des réserves les plus fortes possibles, au moyen desquelles, d'une part, il refoulera l'assaillant où celui-ci tenterait des irruptions dans la position, et, d'autre part, lancera une contre-offensive qui doit lui rendre la maîtrise des opérations. Il choisira à cet effet le ou les points de la ligne assaillante où cette contre-offensive paraît de nature à déployer rapidement le plus complet résultat.

Sur cette base, la bataille devient une longue passe d'armes, caractérisée par l'entrée en ligne successive, aux points sensibles, de troupes fraîches réservées dès le début ou qui deviennent disponibles au cours de l'événement. La défaite sera le sort de celui dont les dernières troupes fraîches, lassées par une succession de combats extraordinairement violents, devront s'avouer l'inutilité d'un nouvel effort.

Au point de vue moral, le défenseur entre en général à la bataille avec l'infériorité. Le fait même qu'il adopte une attitude de défense est, sauf motif tactique spécial, l'aveu qu'il ne peut se mesurer à armes égales avec l'adversaire; il invoque l'aide du terrain. Cette infériorité morale originaire se double de l'incertitude où le laisse l'ignorance de la direction d'attaque principale ennemie. Il est obligé d'attendre pour organiser sa riposte, ou de céder à un plan préconçu qui peut le conduire dans le vide.

La théorie contemporaine ainsi posée, voyons la pratique sur l'Aisne, ou du moins la pratique apparente, qu'une plus exacte documentation contredira peut-être en quelques points.

On peut admettre que le commandement français, qui voyait l'ennemi en retraite devant lui, a d'abord songé à attaquer directement. Cette attaque démontrera si l'ennemi est resté ébranlé au point de ne pouvoir s'accrocher efficacement au terrain, ou s'il a pu se ressaisir. Donc, attaques et tâtonnement sur tout le front, du 13 au 16 septembre.

Cependant, il apparaît assez rapidement que l'assaillant cherche deux régions d'attaques principales, celle de l'Argonne, vers les confins de la Meuse, et celle où se meut son aile gauche, au nord de Compiègne. Peu à peu cette aile accentue son mouvement ; c'est assurément que l'armée allemande s'est ressaisie, qu'elle est en mesure de tenir sur le front

et qu'une attaque de flanc est jugée nécessaire pour faire tomber la ligne. A cet effet, les réserves sont dirigées vers l'ouest. Elles gagnent, pas à pas, du terrain vers le nord, c'est-à-dire latéralement, la ligne allemande les contenant de face en se prolongeant elle aussi, parallèlement, vers le nord. Puis, pendant un jour ou deux, du 22 au 24 septembre, le mouvement semble suspendu. L'armée française de la Marne a sans doute mis en ligne tout ce dont elle pouvait disposer sans retard. A étendre trop son front de combat, elle risquerait de l'amincir dangereusement. Or l'ennemi paraît en voie d'agir de nouveau avec la plus extrême vigueur; il commence sur tout le pourtour de la ligne de bataille une contre-offensive qui remplira les journées des 25, 26 et 27, et il l'accentue à l'aile occidentale, de Lassigny à Roye et jusqu'aux environs de Péronne.

Sur ces entrefaites, du côté francais, une armée partiellement fraîche est entrée au feu. Elle a été formée en arrière, à l'ouest de Paris, à l'abri des émotions du champ de bataille. Elle comprend, entre autres, quatre divisions territoriales et un corps de cavalerie. Elle vient du sud d'Amiens, marche sur la Haute-Somme, et recevra la contre-attaque allemande avant d'être à la rivière. Gagnant toujours vers le nord, sa ligne s'amincit et ses premiers éléments reculent.

Mais le commandement français n'en veut pas démordre. Les territoriaux se maintiendront, et de nouveaux renforts seront amenés du front de l'Aisne pour chercher la décision encore plus au nord. D'Amiens, ces renforts prendront par le nord de la Somme; la cavalerie qui couvre leur gauche atteindra la vallée de la Scarpe.

Pendant ce temps, que s'est-il passé du côté des Allemands ?

Très tôt, à peine la ligne de l'Aisne occupée, leurs

contre-offensives ont manifesté leurs intentions. Au début, elles paraissent avoir été surtout des ripostes directes aux attaques françaises. Jusque vers le 20 septembre, une opération se déroule autour de Verdun. On semble préparer l'attaque de la place, et dans la Wœvre on refoule les défenseurs avancés de la Digue du nord. Pénétrer dans cet angle saillant du front français en faisant tomber son solide point d'appui de Verdun serait un coup de maître.

En même temps, une riposte est lancée sur Noyon, destinée à refouler la gauche française.

Enfin, au centre, comme pour percer la ligne alliée, une action violente est entreprise sur Reims.

Ces trois contre-attaques échouent. Celle de Verdun semble rester stationnaire ; celle de Noyon est contenue ; celle de Reims est refoulée.

Cependant, l'état-major allemand se convainc bientôt que le grand péril se dessine à sa droite. C'est là qu'il faut organiser la véritable riposte, avec tous les moyens possibles. C'est par là aussi que doit aboutir la manœuvre initiale, point encore abandonnée, celle de l'enveloppement français qui a échoué sur la Meuse, au mois d'août, puis sur l'Oise et sur la Marne. En hâte, il transporte des corps d'armée de la gauche à la droite, de la Lorraine à la Somme ; il rappelle tous les détachements du nord de la France et de Belgique ; il draine des réserves dans le nord-ouest allemand. A tout prix, il faut renverser la barrière qui se dresse, chaque jour plus longue, devant l'aile droite allemande repliée.

Alors commencent les grands combats, la lutte pour la libération du front de l'Aisne. Les divisions serrées sont jetées au feu : nouvelle contre-attaque vers Noyon ; elle échoue ; contre-attaque dans la région de Roye ; elle semble victorieuse un jour ; l'état-major français avoue un recul ; le deuxième jour elle

échoue. Cependant, c'est là qu'il faut l'emporter ; là les deux armées françaises de l'Aisne et de la Somme ont établi leur liaison, noué leur nœud gordien. Que le glaive allemand le tranche, c'est la victoire, c'est le clairon des communiqués lançant la nouvelle triomphale au peuple allemand qui l'attend, cinglant de ses éclats de cuivre l'ennemi qui la redoute. De nouvelles divisions entrent dans la fournaise : contre-attaque sur tout le front, vers Albert d'abord; entre l'Ancre et la Somme ; vers Roye toujours, et dans la région de Chaulnes, au nord vers Arras, au sud vers Lassigny ; nuit et jour la grosse artillerie tonne, les régiments montent à l'assaut... et l'immense contre-attaque échoue.

Un dernier espoir subsiste. Des réserves encore ont été réunies en Belgique. Pour se dégager de la menace d'Anvers, la bataille a repris contre les forts. Tout ce qui n'est pas utile devant eux est poussé vers le sud ; les corps de cavalerie surtout, escadrons sur escadrons, comme on n'en a plus vu depuis Seydlitz et depuis Murat. Ils porteront les derniers coups. Sur les derrières de l'assaillant, ils lanceront la menace des charges irrésistibles. Cela encore, l'adversaire le parera ; sa cavalerie est présente aussi ; aux escadrons les escadrons s'opposent et les charges brisent les charges.

Les fronts atteignent maintenant le nord de Lille. Mais c'est toujours vers Arras et sur l'Oise que l'action principale se poursuit. Toutefois, le ton des dépêches allemandes baisse chaque jour. « Conditions satisfaisantes, nous commençons à gagner du terrain », mande-t-on de Bordeaux. « Les combats n'ont pas abouti », répond Berlin, avant de changer de conversation.

Selon le point de vue auquel on se place, on peut envisager l'immobilisation du front de la Somme comme

un échec de l'une ou de l'autre armée. Il est certain que si l'enveloppement de la droite allemande par les Français a conduit à un affaiblissement des effectifs de la défense sur l'Aisne, il n'a pas procuré l'abandon de la position. L'enveloppant n'a pas disposé des moyens nécessaires pour forcer l'aile enveloppée. D'autre part, les tentatives allemandes de refouler l'enveloppement pour libérer le front de la position et ressaisir l'offensive n'ont pas davantage abouti.

Mais telle n'est pas la question au regard de la manœuvre morale. Elle n'est que de savoir lequel des deux états-majors a présenté le récitde l'événement le plus conforme aux faits, ou le moins tendancieux. A cet égard, un argument de nature stratégique peut être invoqué en faveur de la version française racontant la vigueur des attaques ennemies, tandis que l'état-major allemand la dissimule chaque fois que le succès se dérobe. Cet état-major était mieux placé que celui des alliés pour transférer les forces du front de l'Aisne sur le front de la Somme. Il disposait de la ligne la plus courte. Il ne serait pas croyable qu'il n'eût pas cherché à tirer le plus grand parti possible d'un aussi sensible avantage pour ressaisir l'offensive, à l'espoir de laquelle on ne comprendrait pas qu'il eût renoncé.